

Un vieux lion endormi

Massé immobile ocre-crassé, je ne distingue d'abord de l'inconnu que la courbe étrange de son dos, et des cheveux hirsutes. Depuis mon siège en plastique bleu douteux, il m'évoque un vieux lion qui dort. Une peine lasse s'empare de mon souffle et je veux détourner les yeux. Pourtant, mon regard reste accroché à sa silhouette recroquevillée au bout du quai.

Ce matin déjà, j'étais épuisée après avoir traversé une autre nuit blanche ténébreuse. Ouvrir les paupières, faux rideaux pour mes yeux sous tension ; mettre en marche mon corps ; barricader mon esprit ; ouvrir la porte pour m'enfoncer dans un quotidien plein d'épines parasites. Exister. Au moins un peu.

Ça me demande une énergie folle.

Et puis je me suis fait trop de mal aujourd'hui : trop encaissé l'extérieur, trop ignoré l'intérieur. Il fallait être efficace et je me suis laissée mordre par les remarques assassines de mon cerveau tortionnaire. En apnée à cause du manque de sommeil, d'espace et de temps, de solitude. En asphyxie face aux couloirs bondés, aux sourires hypocrites et aux fumées de cigarettes. Je ressens physiquement ce que j'ai perdu et que je ne récupérerai pas. Comme chaque fois, je me demande « Combien m'en reste-t-il ? Assez pour vivre, sûre ? ».

Là, le soir, la journée presque achevée, « sept minutes » promet le panneau d'affichage.

Dans un soupir résigné, je resserre l'eau de mes bras autour de mes genoux remontés contre mon torse. Je suis assise en coquille sur un des sièges en plastique sale de la station Crimée, essayant de patienter l'attente creuse, sans la laisser m'avaler. Capricieux, mon cœur a tendance à crachoter quand j'oublie de vivre trop longtemps. Figée, juste à la bordure de moi-même, dans cet espace infime et sans frontières où les émotions ne passent plus. Où l'extérieur ne vient plus râper, stimuler, picoter, assaillir. Où l'intérieur ne vibre plus, n'impulse plus, ne raisonne plus, ne bouillonne plus. C'est un dangereux équilibre. Dans ce lieu suspendu, anesthésié, la lutte cesse, enfin. Mais on ne respire pas vraiment. Alors je vérifie mes murailles, mais plutôt que de disparaître, je tente de me plonger dans un recoin de ma tête. Je me promène en pensée dans ma chambre, cocon-aquarium aux lumières d'automne. Frôlée par les tiges folles de Perceval et les feuilles délicates de Sophia ; caressant les veines roses d'Historia et le poil râche et réconfortant de Joe ; prenant au creux de mes mains Pilotis et mes papiers. Je n'ai pas besoin de lire *Le Pacte des Marchombres*, simplement l'effleurer du bout des doigts, peut-être plonger mon nez entre ces pages-mondes, à l'encre si familière ; les mots dansent dans mon âme...

La voix grésillante des haut-parleurs me ramène sous les voûtes de carrelage blanc, fissuré par les tracas des passants. « Direction La Courneuve, prochain train dans six minutes ».

J'inspire doucement.

Chaque jour, du courage.

Pour partir, mais pas trop loin. Pour revenir, mais pas trop longtemps.

Chaque jour, du courage.

Pour grandir et s'exposer.

Je suis une drôle de plante mal foutue, je songe. Ce serait tellement plus simple de vivre uniquement dans sa tête, étendue sur l'herbe tendre d'un jardin lointain. Le courage vient du cœur, paraît-il. J'aimerais bien qu'il s'étende à mon cerveau.

Je m'apprête à repartir dans les hémisphères nébuleux de mon esprit fatigué pour endurer les minutes-siècles restantes, quand je l'aperçois.

Le lion.

Mon regard reste rivé malgré moi sur son corps replié à même le béton froid et humide, à quelques mètres de mon perchoir.

Le doute me fait rater un battement de cœur.

Il dort.

N'est-ce pas ?

Je desserre lentement l'étreinte autour de mes jambes et laisse mes pieds glisser au sol, sans vraiment le vouloir. Je me lève, animée par un sentiment de détresse, confus et incertain. Je ne comprends pas tout de suite pourquoi l'air a subitement déserté mes poumons et je choisi inconsciemment de me laisser porter par la rage, plutôt que de m'effondrer sous l'attaque de panique grondant nouvellement au fond de mon ventre.

Pour me diriger vers le lion.

Pour savoir s'il dort.

Parce qu'il faut être sûre.

Qu'il dort.

La rage court à présent dans mes veines. Elle pulse contre ma cage thoracique, me fait serrer les dents, tenir et avancer. Elle électrise mes nerfs, et la peur et la fatigue sont refoulées quelque part derrière mes côtes, tremblantes mais silencieuses.

Un pas.

Rage vaincante contre une injustice trop grande, une misère écrasante, et la faiblesse de mon être, sous mon armure toute fendillée.

Un autre pas.

Les poings fermés et solidement ancrés le long de mon corps, pour trouver un équilibre là où le sol semble tanguer sous mes pieds.

Trois, quatre, cinq pas.

La rage s'échappe en larmes muettes le long de mes joues, sans que cela n'ait d'importance : il faut continuer. Je me souviens vaguement que des mots existent là-dehors, mais ma gorge étroite ne laisse passer aucun appel à l'aide. Il n'y a personne pour y répondre de toute manière. Alors je m'obstine mécaniquement et m'approche.

Mon cerveau semble à la fois enlisé dans un goudron visqueux et tourner à mille à l'heure. Combien y-a-t-il de morts et de rats dans les sous-sols obscurs du métro ? Combien de signaux lumineux et de secrets ? D'empreintes oubliées, jamais éclairées ? Combien y-a-t-il de déchets et de gouttes de sang ? Les conducteurs de ces grandes boîtes de métal grinçantes ont-ils des cauchemars d'éternels labyrinthes, entrecoupés de néons clignotants et de mains sans visages ? Sous Paris éveillé, je me demande si cet endroit est une prison ou un abri. Un lieu de transit ou un caveau.

Lieu assourdissant par intermittence, les silences qui suivent les plaintes des roues sur les rails semblent aspirer chaque fois toute parcelle d'espoir.

« Courage », j'écoute la fausse nuit me susurrer à l'oreille.

« Courage », la basse litanie suit la cadence de mes pas.

« Courage », le murmure s'infiltre sous ma peau pour la réchauffer.

L'homme gît tout au bout de la plateforme, dans un recoin du tunnel délabré. Et à mesure que la distance entre nous se réduit, le murmure faiblit. Mes chaussures sont si lourdes à travers la lumière blafarde et les courants d'air.

L'odeur nauséabonde me donne un haut-de-cœur et piétine les brins de courage. Mes genoux se bloquent dans un grincement. Je ferme les yeux un instant, m'imagine faire demi-tour et oublier. Me parer de cette lâcheté égoïste et ordinaire, avec toutes les plumes d'autruche que les gens semblent pouvoir se procurer à chaque supermarché. Fiers, insouciants, faussement soucieux, soigneusement aveugles, on reste en marge des choses, sur notre chemin. Chaque jour, on époussette les belles plumes sur nos épaules, on réajuste méticuleusement nos œillères. C'est bon, notre costume est bien en place ? Parfait alors, Egos, vous pouvez parader !

J'aurais pu rester sur mon siège en plastique bleu. Monter dans un train déjà parti.

Mais le lion est là. Sa silhouette trop maigre imprimée sur ma rétine.

Ce n'est plus l'odeur qui me donne la nausée, c'est la perspective de m'enfuir et d'essayer vivre en ayant abandonné l'inconnu, en ne sachant jamais si...

La rage revient. La peur reflue.

Mes yeux se rouvrent.

J'observe son dos, ses creux poplités formant un angle discordant, ses pieds nus abîmés.

Je guette un mouvement de son corps usé sous son manteau terne.

Mais le monde l'a oublié et il n'attend plus rien : le lion ne bouge pas. J'aimerais entendre les battements de son cœur faire écho aux miens. Seul résonne le grondement lointain du métro, bien pâle imitation du courroux des nuages, là-haut.

Courage.

La rage est encore repartie. Contre la société bancale et ma faiblesse ridicule, elle ne peut rien.

« Ne cours pas, reste », je me dis. « Ce n'est qu'un lion qui dort ».

Je m'accroupie doucement. C'est un lion, c'est pour ça que j'ai peur. Pas parce qu'il est immobile, loin, parti déjà, fantôme couvert d'un drap troué.

Un souffle osant à peine devenir réel sur mes lèvres, ma main tremble fragilement lorsqu'elle se tend vers la loque amassée sur son épaule. J'agrippe le tissu faiblement du bout des doigts...

Un tressaillement.

1370 mots